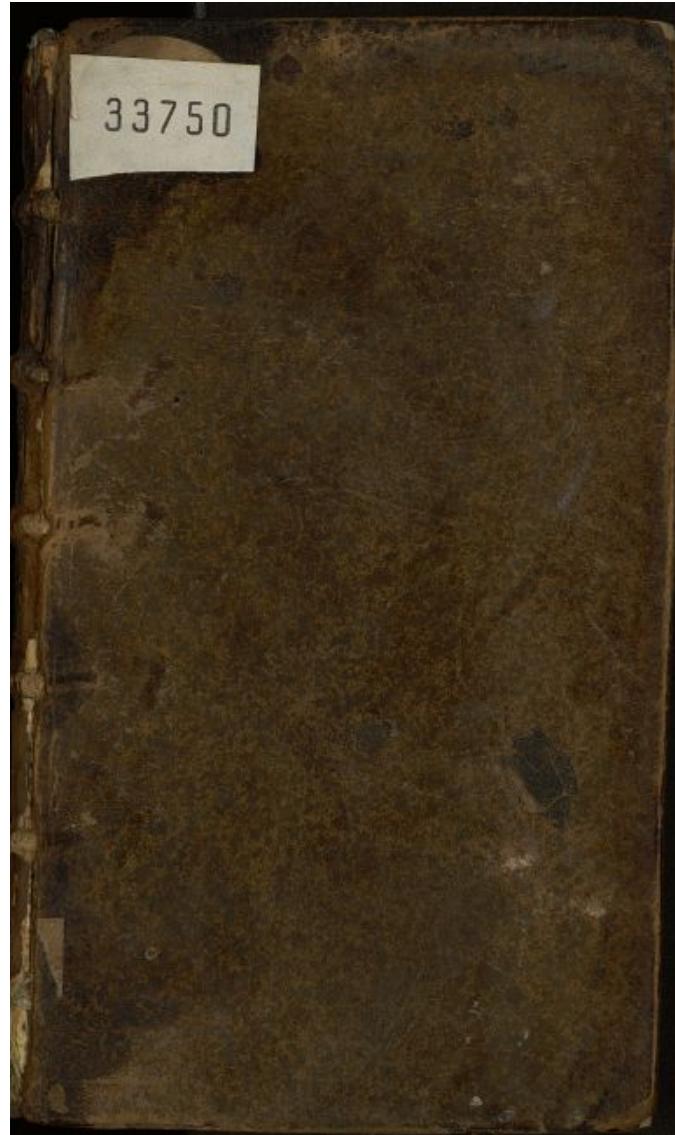


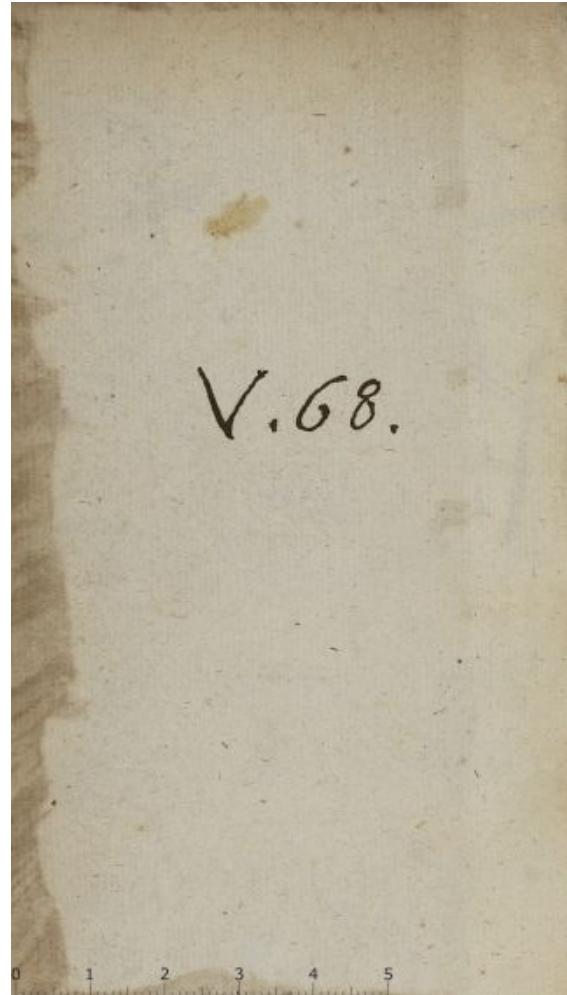
*Bibliothèque numérique*

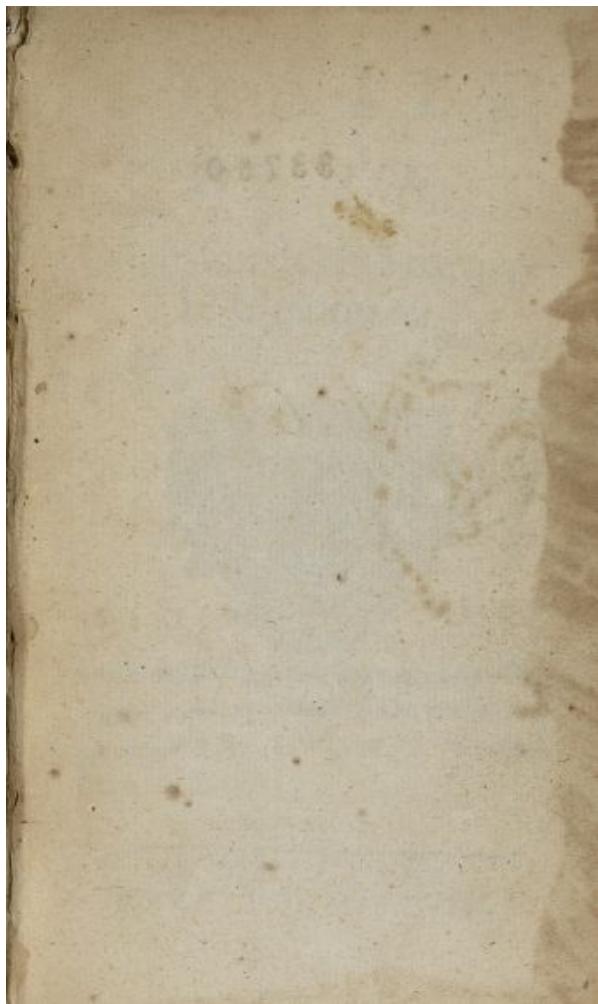


**Monginot, François de. Traité de la  
guérison des fièvres par le quinquina**

*A Lyon, chez Guillaume Barbier, 1679.  
Cote : 33750*







7.076

33750

# TRAITE

## DE LA

Guérison des Fiévres par  
le Quinquina.



francia  
recepit  
cherquier régale et levens  
refoulé A LYON, 1694.

Chez GUILLAUME BARBIER,  
rué mercière.

M. D. C. LXXIX.  
AVEC PERMISSION.



## AVERTISSEMENT.

**G**E Traité n'est qu'un abre-  
gé fort succinct d'un Ouvra-  
ge plus étendu que l'Au-  
theur à dessein de faire sur la na-  
ture des fiévres, & sur les moyens  
de les guérir; dans lequel il traitte-  
tera à fonds la matière. Mais comme  
ce travail demande beaucoup de lois-  
ir & beaucoup de temps, & retar-  
deroit l'avantage que le public peut  
recevoir de l'exacte & vraye connois-  
sance du Quinquina, l'Auteur s'est  
restraine à ce projet-cy, en atten-  
dant qu'il puisse executer l'autre  
dans toute la perfection qu'il luy  
pourra donner. C'est ce qui l'a empêché  
de consentir que son nom fut  
mis à la teste de ce Livre, qu'il  
ne considere que comme une tres-pe-  
tite partie d'un autre, qui luy se-

à

roit plus d'honneur, de laquelle tou-  
tefois il peut revenir tant d'utilité,  
qu'il auroit failly s'il avoit différé  
davantage le don qu'il en fait pre-  
sentement.

---

P E R M I S S I O N.

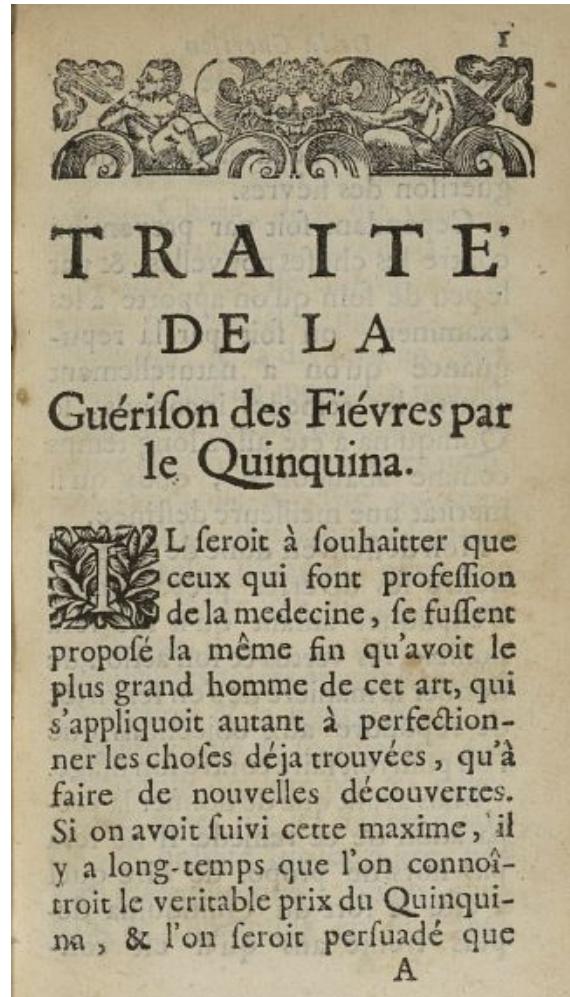
**S**UR la requisition de sieur GUY L-  
LAUME BARBIER, à ce qu'il  
luy soit permis de faire imprimer un  
petit Traité, environ de trois feuillets, inti-  
tulé *De la guérison des fièvres par le  
Quinquina.*

Le consens pour le Roy, à la permis-  
sion requise, A Lyon le 17. Octobre  
1679.

VAGINAY.

**S**Oit fait suivant les Conclusions du  
Procureur du Roy, les an & jour sus-  
dits.

D V LIEV.



*De la Guerison*

c'est jusqu'à present le remede le plus sur , & le plus universel, que l'on ait receu de la nature pour la guerison des fiévres.

Cependant soit par prevention contre les choses nouvelles, & par le peu de soin qu'on apporte à les examiner ; ou soit par la repugnance qu'on a naturellement contre les remedes inconnus , le Quinquina a été assez long-temps comme abandonné , quoy qu'il meritât une meilleure destinée.

Mon dessein est donc de faire connoître ses diverses préparations , d'expliquer autant qu'il me sera possible, ses vertus & son action, de donner la maniere de s'en servir, & de répondre aux objections que l'on pourroit faire contre son usage.

Mais avant que de donner la préparation de ce remede. Il ne sera pas hors de propos de dire quel a esté le sort du Quinquina depuis trente ans qu'il est con-

né dans l'Europe. On a sçeu d'a-  
bord que c'étoit l'escorce d'un  
arbre qui venoit des Indes Occi-  
dentales, nommée par les Indiens  
China - China, dont est venu le  
mot de Quinquina. Les Espagnols  
l'appellent Palo de Calenturas, *le*  
*bois des Fiévres*; Ils l'appellent aussi  
Cascarille, & la divisent en deux  
sortes. L'une de meilleure nature,  
appelée Cascarille de Locqua, &  
l'autre bien moindre en vertu nom-  
mée Cascarille-silvestre ou cam-  
pesche. Elle croit dans la Mexique  
ou nouvelle Espagne, quoy que  
plusieurs ayent cru quelle venoit  
du Perou,

Quelques autres en ont donné la  
description & la figure, & ont dit  
quelque chose de ses qualitez. On  
a sçeu aussi dès lors par les expe-  
riences faites sur les fiévres quar-  
tes, & ensuite sur les autres fié-  
vres intermittentes, qu'en don-  
nant le Quinquina en substance

A 2

*De la Guerison*  
dans du vin, une fois ou deux à l'entrée de l'accez, il guerissoit souvent ces fiévres ; Mais aussi qu'elles étoient sujettes au retour. Vn Medecin de Bruxelles écrivit à peu près dans le même temps contre l'usage de ce remede, & ce qui devoit faire le sujet de son admiration fut celuy de sa critique. Ses raisons n'étoient pas assez fortes pour demeurer sans responce. Vn Autheur dont on ne sçait pas le nom en fit une. Mais peu d'années apres, un habile Medecin de Louvain écrivit sur cette matière un livre, dans lequel il traite des vertus & des proprietez du Quinquina, autant que ses expériences qui étoient en petit nombre, luy en avoient donné de lumiere. Il répond sçavamment aux objections qu'on faisoit contre son usage ; il en donne mèmes de bonnes préparations.

Depuis & pendant près de vingt-

ans, le Quinquina a eu ses approbateurs & ses ennemis, selon que chacun en a sçeu faire un bon ou un mauvais usage, sans qu'on ait changé beaucoup à sa préparation, non plus qu'à la maniere de le donner. Peut-être que pendant ce temps-là, les habiles gens, à qui seuls il appartenloit de s'en servir, n'y ont pas apporté assez d'application, peut-être qu'ils en ont été détournez par ceux qui ont voulu décrier ce remede, peut-être aussi l'ont-ils negligé par ignorance : ou enfin par des raisons qui nous sont inconnues.

Il y a quelques années, qu'on s'est appliqué d'avantage à faire valoir le Quinquina, en changeant quelque chose à sa premiere préparation, ou à la maniere de le donner. Quelques-uns l'ont fait prendre en forme solide. D'autres ont jugé plus à propos de le donner en liqueur. Quelques autres au lieu de

A 3

le donner à l'entrée des accez ont pris le temps de l'intermission , & enfin on l'a donné à plusieurs reprises, & pendant un temps plus ou moins long. Un sçavant Medecin de Londres dans un traitté qu'il a fait des maladies aiguës allegue de tres-bonnes raisons de cette methode. Il la prefere dans la pratique à toutes les autres, quoy qu'avec un peu trop de reserve , pour n'avoir pas poussé ses experiences aussi loin qu'elles pouvoient aller. D'autres enfin ont fait un secret de ce remede , & n'ont pas laissé en même temps d'imiter cette maniere de le donner, ce qu'ils ont fait avec bien moins de circonspection que de hardiesse , & peut-être cette hardiesse n'a-t'elle pas esté inutile à soutenir leur reputation ; Mais il faut pourtant convenir que cette methode à plus de succez que les autres, quand on observe toutes les regles dont je parleray dans la suite.

Voilà en quels termes les choses ont été jusqu'à présent. Cependant il est indubitable que si dès les premières expériences on eût porté ses reflexions plus loin qu'on n'a fait, on auroit mieux profité de ces coups d'essay , pour en tirer dans la suite tous les avantages qui s'en devoient raisonnablement attendre.

La premiere reflexion qu'on devoit faire étoit sur la maniere de donner le Quinquina. Car il est assez étrange que pendant tant de temps , on se doit contenté de detremper deux gros de cette poudre dans du vin, sans s'imaginer qu'elle pourroit étre un trop grand poids à l'estomach , ou boucher les conduits , & servir de matiere aux obstructions. Cette seule raison suffissoit pour en changer la methode.

La seconde & la plus forte reflexion devoit étre sur le temps ou le remede se doit donner. Il étoit de

A 4

8 *De la Guerison*  
grande consequence d'examiner  
s'il ne seroit pas plus avantageux  
de le donner hors des accez , & en  
le donnant hors des accez , s'il ne  
seroit pas encore plus avantageux  
de le donner plus souvent,& à plu-  
sieurs reprises , pour guerir plus  
feurement & empescher les retours  
des fiévres.

Il falloit enfin faire reflexion sur  
une maniere de guerir si surpre-  
nante , en chercher les raisons , &  
en tirer de solides consequences,  
pour ne pas renfermer l'action &  
la vertu de ce remede dans des  
bornes si étroites que celles qu'on  
vouloit alors luy prescrire.

## *DE LA PRE'PA- ration du Remede.*

**I**L faut remarquer en premier  
lieu avant que de donner la pré-

paration du remede, qu'il n'y en a point dans la medecine qui se puisse preparer en plus de manieres que le Quinquina sans rien perdre de sa vertu. Je ne pretends donc pas en donner une préparation qui excluë les autres ; chacun se peut tenir à celles dont il aura fait un meilleur usage, & je ne donne pas tant les miennes pour des regles qu'on doive suivre que pour des exemples. Je pretends seulement empescher par-là le public d'être abusé par ceux qui font des mysteres de tous les remedes qu'ils donnent , en luy faisant voir que de quelques déguisemens dont on se sert pour faire un secret de celui-cy , le Quinquina est la principale chose, pour ne pas dire l'unique à laquelle est deüe la guerison des fiévres , & que tout ce qu'on peut luy ajouter ne fera tout au plus qu'à l'aider dans son action.

La seconde chose à observer re-

garde la seureté de la guerison ; pour cela il faut sçavoir que de quelque façon qu'on prepare le Quinquina, on en doit faire prendre une certaine quantité, qui puisse guerir parfaitement & sans retour. Cela ne peut pas se determiner précisément pour toutes sortes de fiévres & de maladies indifféremment. Cependant pour s'en former une regle generale, autant qu'il est possible de le faire, il suffit de dire, que de quelque préparation qu'on se serve, il faut employer pour la guerison de chaque personne une once & plus de Quinquina, & qu'on peut augmenter ou diminuer cette quantité, suivant les différentes occasions. Peut être y en aura-t'il d'assez heureux pour être guéris avec une moindre quantité ; mais comme je n'ay point d'autre veüe que de proposer ce qu'il y a de meilleur & de plus certain, je ne consulte que la raison

& l'experience qui feront voir que n'y ayant aucun risque dans l'usage de ce remede , il vaut toujours mieux en prendre plus que moins pour s'assurer d'une guérison parfaite.

Ce qu'il y a principalement à observer,est de ne rien ajouter aux préparations du Quinquina , qui puisse empescher ou retarder son action. C'est pour cela qu'il faut en bien connoître les qualitez pour ne luy rien joindre qui leur soit contraire. Les déguisemens qu'y apporteroient ceux qui pour leur utilité en voudroient faire un secret, & qui d'ailleurs n'auroient pas une parfaite connoissance du remede, non plus que du sujet sur lequel on doit l'appliquer , ces déguisemens, dis je, & ces mélanges, pourroient nuire extrêmement aux malades. C'est encore un avis qu'il faut donner au public , afin qu'il évite cet abus, & qu'il s'en rapporte à ceux

12 *De la Guerison*  
qui agiront avec connoissance &  
de bonne foy. Je viens à la prépa-  
ration.

On peut donner le Quinquina en  
forme solide, ou en liqueur. En for-  
me solide ; comme en bol ou en ex-  
trait. Pour le donner en bol, il faut  
le mettre en poudre tres-subtile, &  
le mêler avec quelque sirop ou  
quelque conserve convenable, cō-  
me celle d'œillets rouges, ou de  
fleurs de soucy, ou avec quelque  
extrait comme celuy de graine de  
geniévre. Pour le donner en ex-  
trait, on en tire la teinture avec l'es-  
prit de vin bien rectifié, ou simple  
ou composé, & on la reduit en une  
consistance de miel, suivant la me-  
thode des bons artistes.

Si on le veut donner en liqueur,  
ce sera en teinture ou en infusion.  
En teinture, telle que celle qui sert  
à faire l'extrait ; & si on veut avoir  
cette teinture plus forte, & la don-  
ner en moindre quantité, on re-  
tirera

tirera par la distillation une partie de l'esprit de vin, qui aura servi à faire cette teinture, laquelle se donnera dans quelque liqueur convenable.

Si on le donne en infusion, il faut faire avec le vin, ou avec quelque autre liqueur. Voicy l'exemple d'une infusion faite avec le vin. Il faut prendre quatre pintes de vin blanc ou de vin rouge, celuy des deux qui aura moins de vert, & qui aura plus de delicateſſe que de force : on y mettra pour les quatre pintes une once & demie ou environ de Quinquina mis en poudre assez ſubtile, demy poignée de fleurs de petite Centaurée, demy once du ſel de la même plante, deux gros de bon tartre blanc, ou au lieu de ces deux fels deux ou trois gros de ſel ammoniac bien pur, demy once de bois de ſassafras coupé par petits morceaux, ou deux gros de

B

graine de geniévre, ou l'un & l'autre ensemble. On fera infuser le tout l'espace de vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes, dans un vaisseau bien bouché : en suite on passera l'infusion pour s'en servir.

Si on veut que l'infusion soit faite avec quelque autre liqueur, la préparation qui suit pourra aussi servir d'exemple, pour les occasions dans lesquelles on jugera à propos de la préférer à la précédente.

On prendra deux pintes des eaux qui sont en usage pour les fièvres, comme de celles de fenouil, de persil, de petite centaurée, ou de quelqu'autre qui soit un peu spiritueuse : on les aiguillera d'une cueillerée d'esprit de vin pour chaque pinte, ou de la teinture même du Quinquina : Il faut y mettre une once & demie de Quinquina en poudre assez sub-

tile, deux pincées de fleurs de petite centaurée , trois gros de son sel. On mettra le tout sur un bain de sable, dans un vaisseau de rencontré bien bouché, & à petit feu, pendant vingt-quatre heures ; on en tirera la teinture à laquelle on joindra celle de huit à dix grains de laudanum faite avec les eaux distilées & l'esprit de vin.

Mais si avec l'utilité on veut chercher aussi ce qu'il y a de plus facile & de moins désagréable , on trouvera dans les préparations suivantes tout ce qu'on peut souhaiter là-dessus. Au moins par ces manières , il n'y aura pas d'Apothicaire qui ne puisse avoir du remède toujours prest à donner suivant les ordres des Médecins.

On mettra dans un tonneau plein de vin, du Quinquina mis en poudre; dont la quantité , sur autant de pintes de vin , fera de trois gros à demy-once , selon que l'on voul-

B 2

dra avoir la boisson plus ou moins forte , de la petite centaurée , du bois de sassafras , ou des grains de genièvre , du sel Ammoniac ; le tout à proportion des pintes de vin que tiendra le tonneau ; en observant pour cela les mêmes dozes qui ont été données dans l'infusion ci-dessus . On remuera le tonneau plusieurs fois pendant quelques jours , en le roulant d'un côté & d'autre pour faire un parfait mélange de tout , & y exciter une fermentation , qui quoy que légere ne sera pas inutile : puis on le laissera reposer & éclaircir .

Cette autre préparation sera semblable à la précédente ; excepté qu'elle se fera dans le temps des vendanges , meslant les mêmes choses avec le vin lors qu'on le fait cuver : & afin que rien ne se perde de sa vertu , il faut faire cuver le vin avec le Quinquina & ce qui y est adjouté dans le même

tonneau où on veut conserver le remede. On remüera souvent, ou on roulera le tonneau de fois à autres autant de temps que le vin demeurera à cuver : puis on laissera éclaircir le tout.

Ceux qui sçavent les effets de la fermentation connoîtront bien l'utilité de celle-cy , puis qu'elle servira à detacher les parties les plus subtiles & les plus actives d'avec les plus grossieres,& les plus materielles, tant du vin, que du remede. Ainsi sa vertu & son action en sera plus forte, sans qu'il soit besoin , dy ajouter aucun sels, comme aux autres préparations , ny d'autres agens, que ceux qui sont dans le vin ; qui feront en même temps la fermentation du vin & du remede , & serviront à augmenter son activité & sa pénétration.

On peut faire aussi l'infusion avec des liqueurs moins spiritueu-

B. 3

ses que le vin , comme la ptisanne commune , l'eau la biere , &c. pourveu qu'on y mette un peu plus de Quinquina , & quelques fels aperitifs ou autre chose qui aide à la liqueur à se bien charger de la teinture , & que le vaisseau soit bien bouché.

Ce sont les préparations dont je me suis servi tres - heureusement selon les sujets. Je préfere pourtant celle du vin , & n'avance rien qui ne soit fondé sur un grand nombre d'expériences.

## *D E L A C T I O N du Remede.*

**O**N ne doit pas s'attendre que j'explique à fonds & sans laisser de difficultez , la maniere dont agit le Quinquina. La nature nous l'a cachée , de même qu'elle a fait celle de plusieurs autres de ses productions. Je me contenteray de donner mes conjectures le

mieux qu'il me sera possible. Mais avant cela, il est nécessaire de donner une idée générale, du sujet sur lequel il agit. Il faut donc se représenter que la fièvre est un bouillonnement ou une fermentation extraordinaire excitée dans la masse du sang; Que cette fermentation contre nature altere ce sang, en trouble le mouvement, & pervertit l'économie de tout le corps; Que le principe ou la cause immédiate de cette fermentation est un mauvais levain qui tient de l'aigre ou de l'acré & qui infecte & agite les humeurs de différente manière, d'où naît la différence des fièvres, & la division qu'on en peut faire en intermittentes en continues & en accidentielles ou symptomatiques.

Dans les fièvres intermittentes ce levain vient souvent de quelque portion d'un mauvais chyle ou des alimens que nous avons

pris, dont le premier degré de corruption est de contracter une aigreur fermentante qui excite la fièvre. Ces sucs étrangers ne pouvant avoir de liaison avec le reste de la masse du sang, y causent du bouillonnement & du trouble, jusqu'à ce qu'ils soient, ou changez, ou séparez des autres humeurs.

Dans les fièvres continuës ce même ferment acide s'engendre des mêmes alimens, ou bien des humeurs qui roulent aussi dans le sang : il y augmente son acreté par ces mélange, & à mesure qu'il circule avec la masse du sang, il y cause cette violente effervescence qui fait la continuité & la grandeur de la fièvre, en mettant le desordre & la desunion dans toutes les parties du sang, dont les plus spiritueuses se détachant des plus grossières, se mettent dans un mouvement & dans un degré d'exaltation entièrement contre

nature, ce qui ne cesse que lors que ces esprits impétueux sont parfaitement calmez ou dissipéz de quelque maniere que ce puisse estre.

Enfin dans les fièvres accidentelles, sous lesquelles il faut comprendre les fièvres lentes, ou les fièvres d'obstruction, celles qui surviennent par des fluxions ou par des dépôts d'humeurs sur quelque partie, les fièvres malignes qui enferment la rougeole, la petite verole, le pourpre &c. Dans toutes ces fièvres dis-je qui ne proviennent que de la coagulation de quelques parties du sang, & de la trop grande fluidité des autres, comme on le pourroit montrer en détail ; ce même ferment en est la cause, en séparant les parties les plus tenuës & les plus subtiles de la masse du sang, d'avec les plus grossières & les plus épaisses. Ces particules ainsi

desunies par l'acréte ou l'acidité de ce ferment s'entre choquent & se combattent. Les unes se figent, se coagulent, demeurent sans mouvement, & croupissent dans quelques endroits du corps ; & les autres se mettent en plus grande agitation, & roulent avec plus de précipitation dans les vaisseaux. Ainsi la circulation naturelle & le mouvement égal du sang est interrompu & trouble, & cette interruption ne cesse que par la réunion & le calme de ce qui y peut retourner, ou par la dissipation de ce qui ne peut changer de nature, & sur tout par la destruction de ce ferment comme de la cause de tout le désordre des parties du sang & de l'irregularité de ses mouvements.

Ce que je viens d'avancer de ce ferment ou levain acide, comme de la principale cause de toutes les fièvres se pourroit prouver par les

effets, c'est à dire, par tous les accidents qui arrivent aux fiévres. C'est sans doute ce levain qui à l'entrée des intermittantes y cause le froid, les frissons, les lassitudes douloureuses, les difficultez de respirer, soit en irritant & picquant par son acreté toutes les parties sensibles, soit en retardant la circulation du sang, par le resserrement de ses parties, & la constriiction des vaisseaux & des parties membraneuses, ce qui est le propre de l'acide ou de l'acre. L'ardeur, l'excez de là soif, les douleurs de teste, les inquietudes, les agitations, les mouvements convulsifs même viennent de l'acrimonie & d'une plus violente action de ce levain sur les humeurs; ce qui y cause un plus grand combat, une plus forte effervescence & un mouvement circulaire plus prompt. Cela dure jusqu'à ce que le levain s'en aille par les sueurs ou s'exhale

24 *De la Guerison*  
par la transpiration! Ainsi la fièvre cesse, parce que la cause en est dissipée.

C'est par cette raison que les sueurs qui sentent l'aigre , ou qui sont accompagnées de rougeurs & de cuisson à la peau sont plus critiques que les autres , & marquent que cet aigre ou cet acre est emporté pour ne plus produire de nouvelles fermentations : ces pustules même qui paroissent aux lèvres & aux autres parties du visage, sont des indices de la sortie de ce levain, & quelque petites qu'elles soient n'en sont pas moins des marques presque indubitables de la descharge qui s'en est faite par toute l'habitude du corps.

On pourroit encore tirer des preuves de la même chose dans les fièvres accidentelles ; les obstructions , les depots d'humeurs, les marques de malignité qui paroissent sur la peau dans la petite verole

verole rougeole, pourpre, &c. ne peuvent être que des effets de cet aigre qui coagule les humeurs, en interrompt le mouvement & les arrête dans les lieux où elles ne devroient pas s'arrêter.

Si ces preuves ne nous menoient pas trop loin, nous ferions voir aisément qu'on ne peut attribuer aucun de ces effets à une autre cause qu'à celle-là, du moins on ne le peut faire sans que ce levain y ait la meilleure part, ou sans qu'il l'emporte sur les autres causes par sa force, & par la vigueur de son action, s'il ne le fait par sa quantité ; je n'en excepte pas la bile, qu'on accuse presque toujours de tous les desordres, & de tous les accidens des fiévres. Elle domine souvent sur les autres humeurs, sans produire aucun mouvement de fièvre, comme cela se void en plusieurs maladies, par exemple dans la jaunisse, ou cet-

C

te bile communique sa teinture,  
dans un souverain degré, au sang  
& à toutes les parties du corps,  
sans que la fièvre s'y joigne tou-  
jours , ou qu'elle y soit conside-  
rable ; ce qui feroit croire , pour  
le dire en passant , que cette bile  
seroit moins la cause que l'effet  
de cette fermentation , ou que du  
moins elle ne la peut produire sans  
le mélange de ce ferment , tel que  
je le viens de dire.

Apres avoir raisonné sur les ef-  
fets de ce levain , si on vouloit  
l'examiner en luy même , en fai-  
sant l'anatomie du sang , pour voir  
si effectivement il y doit dominer  
au temps de la fièvre on trouve-  
roit peut-être dans cet examen  
la même chose qu'un Medecin  
de Dannemarc tres - sçavant &  
tres - curieux a remarqué dans la  
distillation qu'il a faite du sang de  
quelques febricitans , qu'il s'y ren-  
contre moins de sel Volatil , que  
dans celuy des personnes faines ,

dont on pourroit inferer qu'il y auroit alors plus de parties acides & acres, qui prennent la place des parties Volatiles & spiritueuses : De même qu'il arrive aux vins qui se tournent en vinaigre ; ce qui se fait tant dans le vin que dans le sang , par la dissipation des esprits , & par l'augmentation ou la multiplication de leurs parties acides , dont la maniere est aisée à concevoir , à ceux qui ont les veritables principes de la chymie.

Apres ce que j'ay dit, on pourra plus aisément comprendre de qu'elle maniere ce remede agit sur la cause des fiévres ; si on suppose encore ce qui est vray, qu'il est composé de parties subtiles piquantes & amères , jointes à quelque aprêté legerement astringente. L'amertume combat & mortifie le levain des fiévres (comme on void en plusieurs exemples que l'a-

28 . *De la Guerison*  
cide & l'Amer ne peuvent se joindre sans changer tous deux de nature) & empesche ou détruit la coagulation des humeurs. L'aprête & la legere astrictiōn, calme & dompte leur bouillōnement & leur agitation, en fortifiant en même temps les parties où le levain des fiévres avoit fait quelque impression.

Sur ces principes on peut dire que dans toutes les fiévres indifféremment ce remede peut combatre mortifier & resoudre ce mauvais levain, qu'il l'altere & qu'il le change, ou qu'il aide la nature à le chasser hors du corps, par quelque voye ou sensible ou insensible. On peut étendre son action à la fièvre continuë aussi bien qu'à l'intermitante, ce levain étant comme j'ay dit presque de même nature dans les unes que dans les autres, & ne differant que de quelques degrez de fermentation & d'activité, en sorte que les divers foyers ou on pretend que les

fiévres s'allument , ou les différents sieges qu'elles occupent, n'empeschent pas que le remede ne porte sa vertu par tout & ne dompte ce levain , quelque difficile qu'il soit à détruire. C'est ce qu'il seroit aisé d'appliquer en détail à toutes les fiévres , puis que c'est toujours le même levain acide ou acre , qui les cause, comme je l'ay prouvé par ses effects : mais chacun peut faire cette application sans qu'il soit besoin de m'étendre davantage la dessus.

Au reste , ce que je viens de dire de la vertu du remede , n'est pas seulement véritable à l'égard du Quinquina , qui en est le principal sujet ; on le peut aussi dire de la petite centaurée qui y est ajoutée : elle est amere , aperitive , deterersive , & legerement astringente , de sorte que possédant des qualitez approchantes de celles du Quinquina , elle doit du

moins l'aider dans son action. En effet, l'experience a appris que quand ces deux remede sont joints ensemble, on est encore plus assuré de la guerison : on a même veu plusieurs fois la simple decoction de la petite centaurée guerir des fiévres assez opiniâtres. T'ajoute le sel de la même plante, & le tartre blanc, qui étant mélez ensemble changent tous deux de nature, & se fortifient l'un l'autre dans leurs actions ( comme il arrive à ces deux natures de sel nommez acides & alkali ) pour porter par toutes les parties leurs facultez aperitives & deteritives, aussi bien que celles des autres remedes, & entraînent avec eux la matiere du levain des fiévres.

Ce que je dis de ces deux sels se peut dire aussi du sel ammoniac qu'on peut leur substituer, & qui est un composé de sel acide & de sel alkali, comme chacun le

sçait. Le sassafras & les grains de genievre y sont encore ajoutez pour donner vigueur à l'estomach, qui est souvent le siege des plus fascheux accidents de la fièvre.

On se sert du vin comme d'une liqueur propre a tirer la vertu des remedes , & à la porter dans les lieux où elle doit agir. Il n'importe pas de quelle couleur il soit, pourveu qu'il n'ait pas de vert ou d'aigreur , comme j'ay dit , ce qui feroit contraire à son action.

Il faut aussi donner la raison pour laquelle j'ay ajouté le Laudanum à une des préparations de ce remede. Il aide à calmer insensiblement l'impétuosité des esprits , & fait transpirer la matiere du le-vain , comme par son amertume & son aspreté il aide au Quinquina à le combattre. Et c'est sans doute pour le dire en passant par la connoissance de la vertu des Narcotiques qu'Hippocrate s'en

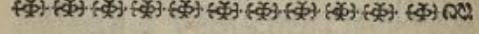
32. *De la Guerison*

est servy pour la guerison des fiévres intermittentes , & que de grands praticiens se servent du Laudanum pour le même sujet, le donnant dans ces fiévres un peut auparavant l'accez , & dans les continuës au temps du plus grand relâche : jusque-là que des Auteurs qui ont écrit des livres entiers des Vertus de l'Opium , & de ses usages, assurent que par des remedes où il entre comme le principal agent , ils ont gueri un tres-grand inombre de fiévres. Mais comme il n'est pas d'une absoluë nécessité de joindre ce remede au Quinquina ; je n'en propose qu'un exemple dans les preparations: chacun en usera de la maniere qu'il le jugera à propos , donnant en cela davantage à ses propres expériences qu'à celles des autres. je puis seulement assurer que dans une aussi petite dose que je l'ajoute, il ne peut pas produire au-

cun fâcheux accident de tous ceux que les Medecins ont sujet de craindre , quand on ne le donne pas de la maniere dont il doit étre donné , & qu'au contraire il y a des occasions où il est tres - utile de l'ajouter au remede comme je le diray , en parlant de l'usage du Quinquina.

Voilà ce que j'avois à dire sur les vertus & sur l'action du Quinquina, si on m'objete qu'il y a d'autres remedes dans la nature qui possedent en apparence les mêmes qualitez , & qui pourtant ne produisent pas les mêmes effects , je répondray de bonne foy , qu'il y a quelque chose de particulier dans l'assemblage des qualitez de ce remede , qui lui donne le pouvoir singulier de détruire la fermentation des fiévres ; que cet assemblage où la contexture de ses parties nous est etierement inconnue ; & que nous ne connoissions

pas non plus en quoy consiste précisément la fermentation qu'il doit éteindre. Et sur cela on peut conclure que ce remede agit sur cette fermentation par des ressorts qui nous sont cachez, & qui feront toujours le sujet de notre admiration.



## *L' V S A G E D V* *Remede.*

**I**E viens maintenant à l'usage du remede , apres avoir fait quelques observations sur les choses qu'on doit mettre en pratique avant que de s'en servir , & apres s'en être servy.

La premiere observation regarde la saignée. Il est constant qu'en plusieurs occasions on ne peut se dispenser d'y avoir recours avāt que de se servir du remede :

Il faut néanmoins prendre garde que le mauvais usage qu'on en pourroit faire épuiseroit les forces, & altereroit les fonctions des parties, ce qui seroit capable d'empêcher ou de retarder l'action du remede, qui ne pourroit dans ce desordre faire aisément une assez forte impression de sa vertu. Aussi est-il vray que des personnes épuisées par les remedes ordinaires, aussi bien que par la longueur de la maladie, ont eu besoin pour être parfaitement rétablies de se servir plus long-temps de celui-cy. Il faut donc en cette rencontre se laisser conduire par un habile Medecin, qui sçaura user à propos de la saignée, pour vider les vaisseaux lors qu'ils se trouveront trop pleins, & pour diminuer le trop grand bouillonnement du sang : apres cela il est indubitable qu'on donnera le remede plus feurement, & avec un plus

La seconde chose à observer re-  
garde la purgation, laquelle est ne-  
cessaire avant que de prendre le  
Quinquina, lors qu'il y a beaucoup  
d'impureté dans le bas ventre, &  
que les premières voyes ne sont  
pas libres; ce sont des obstacles au  
remede qui ne doit rien trouver  
qui l'arrête en son chemin.  
Cependant il est tres-vray qu'il  
n'est pas necessaire pour le donner  
qu'on ait épuisé toutes les mauvai-  
ses humeurs, pour ce qu'apres avoir  
fait cesser par le remede leur fer-  
mentation & par consequent la  
fièvre, les purgatifs emportent sans  
peine toute la matiere qui entre-  
tenoit cette fermentation & cette  
fièvre , de sorte qu'apres peu de  
saignées & peu de purgations , il  
faut donner le remede , & ensui-  
te se servir des purgatifs de la ma-  
niere que je le diray dans la suite.

La

La troisième observation regarde le régime de vivre. Car encore que sans en observer aucun on pût guérir par le moyen de ce remède, c'est un très-grand abus de mépriser les règles du boire & du manger, en un temps où la fièvre affoiblit les parties & en trouble les fonctions ; & il ne faut pas s'imaginer que par l'usage de ce remède on se mette au dessus de tous les deffordres que le mauvais régime peut causer ; outre cela, le sang étant infecté de méchans sucs que les mauvais alimens y auroient glissé, ne seroit plus si propre à recevoir l'impression du remède qui demande, autant qu'il se peut, un sang plein d'esprits & dégagé de ces impuretés. De plus il est très-à propos de donner de la nourriture qui ait quelque rapport avec le remède, & qui se joigne à luy pour détruire plus aisément le levain de la fièvre. C'est pourquoi il y a quel-

D

38      *De la Guerison*  
ques fiévres dans lesquelles on peut donner un peu de vin , & retrancher quelque chose des alimens trop rafraichissans , pour se servir de ceux qui par leur chaleur tempérée , & par leur facile distribution, peuvent en quelque sorte aider le remede à dissiper le ferment des fiévres & à empêcher ses mauvais effets. Il faut donc eviter comme contraire au remede tout ce qui se digere & se distribue mal ; & tout ce qui est aigre , ou ce qui se peut aigrir ou corrompre facilement, comme sont les laitages , les ragouts , les légumes , les fruits &c. & en general tout ce qui peut servir à augmenter la matiere du ferment, & à boucher les passages par où elle doit sortir. En un mot il faut suivre exactement ce que les Medecins doivent prescrire en de pareilles occasions , bien que la bonté & la vertu du medicament permettent quelque fois de passer

par dessus les regles de la medecine.

Enfin la quatrième observation regarde l'usage du remede en general. Pour le donner avec toute l'exactitude possible , on doit avoir égard à la qualité des accez , à leur force plus ou moins grande , aux accidens qui les accompagnent , au temperament , & à la constitution du malade , à l'âge , au sexe , à la saison ; & à d'autres choses qui peuvent changer la maniere de le donner , mais qui pourtant n'empeschent pas qu'on ne le donne. Par exemple dans un temperament fort chaud , dans une constitution delicate , à un enfant &c. Il en faut diminuer la dose , en donner moins souvent & plus leng-temps ; si c'est avec le vin il faut affoiblir par le mélange de quelque liqueur ou de quelques eaus convenables , ce que je diray plus en détail dans la suite ; bien que sans ces précau-

D 23012013

tions & ces regles, quelque essentielle qu'elles soient, on ne le laisse pas souvent de guerir, comme je l'ay dit en parlant du régime de vivre, & comme l'expérience l'a souvent fait connoître.

Apres ces observations générales il faut expliquer de quelle manière ce remede se peut appliquer à la guérison de toutes les fiévres, & quel en doit être le vray & le legitime usage. Pour le faire avec plus de brieveté, je ne parleray que de la maniere de donner le remede en liqueur, & avec le yin; ce qui se pourra étendre aisément à l'usage de toutes les autres préparations.

Pour commencer par les fiévres intermittentes ; ayant supposé que le malade est bien préparé, que la plenitude est ostée par la saignée, les impuretés du bas ventre empêtrées par la purgation & les voyes ouvertes par quelques autres remedes ; & ayant laissé passer

quelques accez pour voir si la fiévre ne pourra pas être guérie par ces remedes généraux , & par la nature même qui est toujours la meilleure voye ; tout cela , dis-je , supposé ; on commencera dans les fiévres tierces à se servir du remede à l'issuë de l'accez , & on le continuera de quatre heures en quatre heures , ou de cinq en cinq , & même plus loin à loin selon la force de l'infusion du remed , ou la longueur de l'intervalle d'un accez à un autre , pourvu que pendant ce temps le malade en puisse prendre la quantité nécessaire pour sa guerison . Chaque prise sera de quatre à cinq onces .

Apres le retour de l'accez , qui pour la premiere fois ne laissera pas de revenir , quoy qu'on ait pris le remed , on continuera de la même maniero qu'auparavant , jusqu'au temps de l'autre accez qui ne doit pas revenir , si on a

D 3

42      *De la Guerison*  
observé regulierement tout ce  
qui est prescrit : & pour empes-  
cher absolument le retour de la  
fièvre , on continuera le remede  
pendant huit ou dix jours , deux  
ou trois prises par jour , le matin,  
le soir , & en se mettant au lit ; &  
pendant huit autres jours on n'en  
prendra qu'une fois par jour , ou  
le matin ou le soir , pour empes-  
cher le retour. Que si nonob-  
stant toutes ces précautions la fié-  
vre ne laissoit pas de revenir au  
bout de quelques jours ( ce qui est  
pourtant fort rare quand on a ob-  
servé ce que je viens de dire , il fau-  
dra recommencer le remede de  
la maniere qu'on aura fait la pre-  
miere fois , & la fièvre ne revien-  
dra plus. Au reste il ne faut pas  
oublier de dire , que dans les fié-  
vres tierces il n'est pas necessai-  
re d'observer un grand régime  
de vivre dans l'entre-temps des  
accez ; sur tout , s'ils sont courts &

moderez ; on peut permettre l'usage des alimens solides , & celuy du vin pour les raisons que j'ay dites cy-dessus.

Il n'est pas besoin de donner d'autres regles pour la fièvre double tierce. C'est à la fin d'un accez qu'il faut commencer à donner le remede , & il faut continuer de la même sorte jusqu'à ce que la fièvre soit guerie , ce qui arrive d'ordinaire au second accez ou au plus tard au troisième. On doit seulement observer que si les accez sont fort longs & fort violents, il faut pour la nourriture s'en tenir aux boüillons & aux œufs, au lieu qu'autrement on en pourroit user cōme dans les fiévres tierces.

La fièvre quarte & double quarte ne demandent pas de nouvelles regles. Dans la quarte on à tout le temps nécessaire pour donner le remede , puis qu'on a deux jours entiers pendant lesquels on le don-

D 4

ne sans interruption , dans les mêmes distances qu'aux fièvres précédentes , & la fièvre s'éteint de même au second ou troisième accès. I'en dis autant de la double quarte , & j'ajoute que c'est sur tout dans ces fièvres que les alimens les plus rafraîchissans & les plus humectans ne sont pas les meilleurs , & qu'au contraire le vin & les viandes plus solides sont plus défaison ; pour ce qu'y ayant plus d'acidité à combattre dans les humeurs , il faut des choses plus spiritueuses & plus solides pour la mortifier & la corriger.

Au reste les principales remarques qu'il y a à faire dans toutes les fièvres intermittentes , sont qu'il faut donner le remede si à propos & avec tant de discernement que rien ne s'oppose à son action , & qu'au contraire tout contribue à la faire réussir. Pour cela il est bon d'attendre que les premiers bouil-

lons de la fermentation soient un peu calmez, sur tout lors que les accez seront longs & violents ; car s'ils étoient mediocres , on pourroit d'abord , pour empescher les progrés du levain , donner le remede avec un heureux succez , & même sans grande préparation ; & en cette occasion le remede à moins d'obstacles à surmonter , & peut aisément mortifier le levain de la fièvre , & effaçer les impressions qu'il aura faites.

En second lieu. Il ne le faut pas donner à l'entrée de l'accez , comme on l'a donné jusqu'à present , parce que c'est exciter un combat entre le remede & le levain , qui est alors dans la force de son action , & que c'est fatiguer le malade ; au lieu que laissant passer ce mouvement de la fièvre on prend le temps du calme pendant lequel le remede se mêlant avec toute la masse du sang , luy com-

munique sans resistance toute sa teinture & toute sa vertu , & aide insensiblement à la nature à surmonter la cause de la fiévre & à se rendre la maîtresse.

C'est dans la même veüe qu'il faut le donner plûtôt en bruvage qu'en forme solide , afin de le faire passer plus aisément par tout ; on le donne aussi à plusieurs reprises pour produire peu à peu le même effet , & corriger doucement le vice que les humeurs ont contracté ; on le donne même fort à propos deux ou trois heures apres le repas , parce que dans ce temps-là il s'unit avec une partie du chyle , qui par ce moyen entre comme un nouveau baume dans la masse du sang , la corrige , & la renouvelle.

C'est donc par ces manieres de donner ce remede , qu'on s'assure de la guerison , & qu'on en peut aussi prédire le temps , puis que

d'ordinaire la fièvre ne revient pas le jour de l'accez , qu'on conteroit depuis le commencement de l'usage du remede pour le second accez . Et pour faire une prediction encore plus juste , l'experience m'a appris, que quand la fièvre doit finir en ce temps - là l'accez qui suit les premieres prises du remede est toujours different de celuy qui en a precedé l'usage ; qu'il est par fois plus long , mais souvent plus court ; qu'il prend à d'autres heures qu'il n'avoit fait auparavant ; ou que les accidents qui l'accompagnent sont differents de ceux des autres accez : alors on peut dire comme indubitablement que que celui - cy sera le dernier , ou que celuy qui le suivra ne sera s'il faut ainsi dire que l'ombre d'une fièvre . Ces changemens font voir que le levain de la fièvre est emporté par le remede , au lieu que s'ils n'arrivoient pas , ou qu'ils

fussent fort mediocre, on pourroit conclure de là que ce levain ne seroit pas encore surmonté, & qu'il seroit à propos d'augmenter la force du remede, ou d'en multiplier les prises pour éviter le retour de quelques accez qui seroient pourtant en fort petit nombre, quand même on ne changeroit rien à l'usage du remede.

Pour ce qui est des fiévres continues, il est constant qu'elles demandent encor plus de circonspection que les fiévres intermittentes : il faut suivant les ordres de la bonne medecine avoir suffisamment satisfait aux regles générales, tant à l'égard de la saignée & de la purgation que des autres remedes qui se pratiquent en telles occasions : en un mot, ce sera apres que le malade y aura esté bien préparé, & que la plus grande violence de la fièvre sera éteinte. En ce cas je puis assurer que ce remede appasifera

appasera insensiblement la fermentation des humeurs.

Il faut pour cela le donner dans le plus grand relasche de la fiévre en plus petite quantité & à moins de reprises si l'infusion est forte, plus frequemment & en plus grande doze si l'infusion est foible, si le vin a boüilly , s'il est temperé avec quelque liqueur convenable, ou si l'infusion n'est faite qu'avec de la tisanne ou de leau. C'est aussi dans les fiévres continues de même que dans les intermittentes qu'on se sert tres - utilement de la liqueur ou entre le Laudanum, lorsque les redoublemens ou les accez sont violens , & qu'il s'agit d'appaiser la grande fermentation qui en est la cause ; observant sur tout les précautions qui ont déjà esté touchées , & qu'on laisse à la prudence du Medecin. Car pour le dire une fois pour toutes , ce remede ne demande pas moins que

E

les autres la conduite d'un Medecin habile, qui le doit regler dans toutes les fiévres , & principalement dans les continues.

Il reste encore à parler de l'usage du remede dans les fiévres accidentelles , au rang desquelles je mets d'abord les fiévres lentes. L'experience a appris que le remede agit sur elles comme sur les autres, pourveu qu'elles ne soient pas trop inveterées, ou qu'elles ne dependent pas d'un vice considerable de quelque partie principale ; en ce cas il y a peu ou point de remede ; on n'en doit attendre que dans celles qui sont dans leur commencement , & qui ont encore du rapport avec les autres fiévres par leurs redoublemens periodiques , ou par d'autres signes qui marquent que la fièvre fait moins d'impression sur les parties que sur les humeurs.

En cette occasion l'on usera du

remede à peu près de la même manière que j'ay dit pour les fièvres continues, & quand par ce moyen la fermentation sera appaisée , ou du moins fort diminuée , les remedes qui ostent la matiere des obstructions & la cause éloignée de la fièvre , agiront incomparablement mieux & avec plus de sûreté.

Dans les fièvres qui accompagnent le dépost de quelques humeurs sur des parties, il est certain que le propre du remede étant d'empescher & de resoudre la coagulation des humeurs , & de leur redonner leur premier mouvement, il dégagera la partie du poids qui l'opprime , & détournera le cours de ce qui s'y porte , & en même temps il faira cesser l'ébullition des humeurs , ou du moins il y contribuera beaucoup avec le cours des autres remedes.

Enfin le même remede ne man-

E 2

quera pas à produire son effet dans les fiévres malignes, ou le ferment acide domine plus que dans toutes les autres , comme les accidens le font voir à ceux qui y font reflexion : il dissipera & écartera ce mauvais levain , & avec l'aide des cardiaux & des spécifiques ordinaires , il le fera transpirer ou passer par les voyes que la nature luy fournira.

Mais pour ne rien oster au remede de son pouvoir , il a encore cecy de particulier, suivant ce que l'experience a appris plusieurs fois, qu'il emporte dordinaire la plus grande partie des accidens qui accompagnent les fiévres , comme sont les gonflementz & les tensions douloureuses du bas ventre ; les embarras du foye & de la rate & d'autres parties ; les pertes d'appetit ; les indigestions ; les flux de ventre ; & autres desordres qui se trouveront entierement dissipiez dans

le même temps de la guérison de la fièvre : ce qui ne sera pas difficile à concevoir, quand on fera encore reflexion sur les qualitez de ce remede ; puisque par son ameretume, par son austérité, & par son astriction, il doit resserrer & fortifier toutes les fibres des parties, & leur donner assez de vigueur pour rejeter tout ce qui leur est étranger, en même temps que par sa faculté détersive & aperitive, il emporte toutes les matieres d'obstruction , tantost par un endroit tantost par un autre , selon les differens mouvemens de la nature.

Pour finir l'usage de ce remede, il faut encore dire quelque chose des autres manieres de le donner. Si on veut donner le Quinquina en teinture, en bol, ou en extrait, il le faut faire prendre dans le même temps que je l'ay dit au sujet des fièvres intermittentes, à moins que dans une fièvre peu considerable

E 3

& dans un bon sujet , on ne se veuille contenter de le donner cinq ou six jours de suite , une fois seulement par jour , dans le temps de l'intermission , & s'en tenir là pour épargner la delicateſſe du gouſt du malade. Il arrive ſouvent qu'il guerit ſans en prendre davantage. Ainsi par exemple la teinture étant donnée à chaque fois par cuillerées, la poudre par demy dragmes, ou l'extrait encore en moindre quantité , on ſatisfait bien plus le malade. Loin de mépriser cette pratique je l'étimerois davantage, ſi elle étoit aussi assurée que celle où on donne le remede plus frequemment & en plus grande quantité.

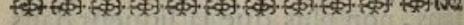
L'adjouteray encor un mot au ſujet des purgatifs dont on ſe doit ſervir apres la guerison de la fiévre. Il faut les donner peu de jours apres , lors qu'on eſt assuré que la fermentation eſt entieremēt étein-

te , ou si on les veut donner aussi-tost apres la guerison , il faut qu'ils soient pris avec l'infusion du Quinqua, si on les donne en bruvage; ou avec la poudre ou l'extrait , si on les donne en bol ou autrement. Il est aussi à observer qu'ils ne doivent pas étre des plus rafraichissans , non plus que la liqueur dans laquelle on les donne comme la casse ou le petit lait; &c. ny donnez dans une grande quantité de bruvage , de peur d'oster trop tôt le caractere du remede imprimé dans le sang. Il est encore à propos pour la même raison de donner ces purgatifs en petite doze , & les donner plus frequemant, comme tous les jours ou de deux jours l'un , pour emporter peu à peu les mauvaises humeurs, sans toucher aux bonnes qui sont empreintes de la vertu du remede.

Cependant si on veut en même temps satisfaire le gouft ou lincli-

E 4

56      *De la Guerison*  
clination du malade, & agir avec  
plus de seureté, on peut faire pren-  
dre ces remedes de cette maniere,  
mais les donner plus frequemment,  
ou à peu pres comme ceux qu'on  
donne en bruvage pour en avoir  
le même effet.



### *R E S P O N S E S* *aux objections contre* *le Remede.*

CE que je viens de dire des  
vertus de ce remede ne seroit  
pas assez bien étably, si je ne ré-  
pondrois aux objections qu'on peut  
faire, lesquelles jéteront d'abord  
des scrupules, dans l'esprit de ceux  
qui n'auront pas encore un parfait  
usage du Quinquina.

La premiere objection leur pour-  
ra faire plus de peine que les au-  
tres. Que devient dira-t'on, toute



là matière des fièvres, quand le remede ne fait aucune évacuation sensible ? ne doit-t'on pas craindre que cette matière ne se rallume, ou qu'elle ne fasse de nouveaux desordres, pires quelquefois que les premiers ? Elle est fixée ou precipitée pour un temps ; mais elle n'est pas évacuée, & ce qui en demeure fert de levain pour produire de nouvelles fermentations : ainsi ce n'est qu'une guérison imparfaite, ou plutost une suspension de fièvre qui est sujete au retour.

Pour répondre , il ne faut que consulter l'expérience & la raison. La premiere fait voir en tous ceux qui usent de ce remede, de la manière que je l'ay dit, tout le contraire de ce qu'on apprehende ; puis qu'il y en a tres - peu qui ne soient gueris sans retour & sans aucun accident.

La seconde appuya encore fortement ces expériences ; elle est

58      *De la Guerison*  
fondée sur la vertu du remede, &  
sur les mouvemens ordinaires de la  
nature. Bien loin que le remede ait  
des facultez qui fixent ou qui pre-  
cipitent & retiennent les humeurs,  
il en a de tout opposées comme je  
l'ay fait voir. Il dissout & dissipe le  
levain des fiévres , & en même  
temps il ouvre les passages & les  
conduits ; en suite de quoy la nature  
pousse aisément la matiere du  
levain , & les humeurs par des  
voyes qu'elle seule sçait trouver ;  
soit par le ventre , soit par les urin-  
nes ou les sueurs, ou seulement par  
la transpiration , selon que cette  
matiere est ou plus terrestre &  
plus grossiere , ou plus déliée &  
subtile ; à quoy la nature peut-  
être aidée par quelques remedes  
qui tendent à la fin qu'elle se  
propose , sur tout lorsque la fer-  
mentation de la fièvre est entiere-  
ment éteinte, & qu'il n'y a plus qu'à  
vuider la matiere qui la produisoit.

Ajoutez à cela pour satisfaire ceux qui ne sont pas contens , s'ils ne voyent des évacuations qui frapent leurs sens , que souvent il n'y a pas tant de matière à évacuer qu'on se persuade , & que quand la fermentation des humeurs est cessée la plus grande partie de ces humeurs se tempère & se rectifie par la nature même qui en fait alors un bon usage. Et c'est en cette occasion qu'on peut dire que le ferment des fièvres , en quelque petite quantité qu'il puisse estre , n'altere pas seulement toutes les humeurs , mais aussi tous les alimens qu'on donne au malade , & qu'au contraire ce ferment étant éteint , la corruption de ces mêmes humeurs & de ces alimens cesse : la nature chasse hors du corps ce qui luy nuit ; elle corrige le reste , & le fait servir au restablissement de la santé ; au lieu qu'auparavant tout tendoit à sa destruction.

Ie n'en veux pas d'autre exemple que celuy de quantité de gens qui n'usant d'aucuns remedes ne laissent pas apres des accez ou des redoublemens tres-violents , de se trouver tout d'un coup gueris de la fiévre , sans qu'il se fasse ny par la nature ny par l'art aucune évacuation sensible,& sans qu'il en arrive de mauvaises suites.

On peut dire encore contre cette objection , que si les autres remedes qu'on emploie ordinairement pour la guerison des fiévres ne fixent pas les humeurs comme on pretend que celui - cy fait , ils ont des effets beaucoup plus mauvais lors qu'ils sont trop souvent reüterez : les forces s'épuisent , l'action de l'estomach & des autres parties s'afoblit , les digestions demeurent imparfaites , & ainsi il se fait une continuelle generation de mauvaises humeurs , ce qui entretient souvent la cause des fiévres  
plus

plus qu'il ne la détruit ; au lieu qu'ayant recours à ce remede on évite tout d'un coup tous ces inconveniens , sans qu'il y ait aucune raison de dire que dans la suite il laisse de méchantes impressions , & qu'on se ressent tost ou tard de cette pratique . C'est une accusation sans fondement , & qui se pourroit plus legitimement rejettér sur plusieurs autres remedes . I'en reviens donc pour conclusion à la seule experience : elle fera voir à tous ceux qui se serviront comme il faut du Quinquina , & qui agiront de bonne foy , qu'on ne luy doit pas attribuer ce que d'autres causes auront pu produire , soit qu'il en faille accufer le déreglement du malade , ou s'en prendre à des maladies toutes nouvelles , ou enfin à la negligence qu'on a de prévenir des

F

suites qui auroient paru apres tout autre remede que celui - cy , & peut-estre avec plus de danger & de violence. C'est ce qu'il faut empescher par tous les autres secours de la medecine ; car on ne pretend pas agir icy en empyrique , qui donne tout à sa drogue , qui la fait servir à tout , & qui méprise tout le reste & toutes les regles. On ne pretend pas non plus qu'il n'y ait point de fiévres dont les accidens obligent à mettre beaucoup d'autres remedes en usage devant & après celui-cy ; ou qu'il n'y en ait quelques unes ou il ne trouve pas sa place , & ou on est toujours obligé d'avoir recours aux remedes ordinaires , sans s'écartez des regles générales établies depuis si long-temps & avec tant de raison , avec lesquelles le remede s'accorde aisément , bien loin de

les renverser & de les détruire.

La seconde objection ne demande pas moins une réponse que la précédente. On dira que que le remède est chaud, que le plus souvent il est donné dans du vin, & qu'en un mot c'est mettre du feu sur du feu, & courir risque d'aggraver la fièvre plutôt que de la diminuer. Mais s'il est aisé de répondre à cette objection.

Premièrement, si on consulte la seule expérience, on trouvera que tous les remèdes qu'elle a mis en usage pour la guérison des fièvres & qui sont appelés des spécifiques, ont autant ou plus de degré de chaleur que celui-ci. Et il n'en faut pas douter que les Auteurs de ces remèdes n'aient fondé leur expérience sur la raison même, & qu'ils n'ayent prétendu que cette chaleur étoit

F 2

64      *De la Guerison*

necessaire pour resoudre & pour dissiper la cause de la fièvre ; que la fièvre même étoit l'instrument, s'il faut ainsi dire , dont la nature se servoit pour la cuisson de la matière des fiévres ; que la meilleure crise des fiévres étoit la trâspiration ou la sueur, & qu'on ne la procuroit que par des remedes cōposez de parties subtiles & actives , & par consequent de qualité chaude ; que bien souvent l'abus des remedes rafraichissans empeschoit la parfaite effervescence des humeurs, qui conduit à l'évaporation & à la dissipation de la matière fiévreuse , au lieu que les remedes modérément chauds vont à sa coction & à son expulsiō. C'est dans cette veüe qu'un des plus celebres Auteurs de l'antiquité dit fort bien , que la chaleur étant augmentée par les remedes , on doit esperer un plus

grand relasche, & une plus prompte guerison!, & qu'il est quelquefois de la prudence d'un habile Medecin d'augmenter même le mal & le feu des fièvres , parce que si le remede ne guerit pas sur le champ le mal présent , il peut empescher celuy qui est à venir.

En second lieu pour appliquer en particulier ces raisons au Quinquina , j'ay déjà dit que sa chaleur étoit plus moderée que celle de beaucoup d'autres remedes : ses autres qualitez , son amertume , son aspreté , sont aussi fort temperées , & c'est par ces qualitez qu'on nomme seconde qu'on juge des premières qui sont la chaleur &c. Mais pour dire ingenuement ce qu'on pense sur cette qualité du remede, il suffit, quel qu'il puisse étre , qu'il éteint & refoue un ferment , dont l'impression sur

F 3

les parties est bien plus à craindre que celle que pourroit faire le remede.

Mais il est si vray qu'il ne fait aucune impression de chaleur, qu'on pourroit alleguer des exemples de personnes qui ont pris tous les jours pendant plusieurs mois du Quinquina sans se plaindre ny se sentir d'aucun excee de chaleur ; mais l'exemple de la guerison des fiévres suffira pour tous les autres , puis qu'il n'y a pas d'apparence qu'un remede augmente la chaleur d'une fièvre qu'il est sur le point d'éteindre.

Quoy qu'il en soit , il est constant que quelque autre remede de qu'on emploie pour la guerison des fiévres , elles ne laissent pas souvent de durer fort long-temps , d'échauffer & de dessécher les parties , & de produire les ac-

cidens fascheux qui ne sont que trop connus.

On peut donc conclure de là que le véritable remède des fièvres de quelque qualité qu'il soit est celuy qui peut tout d'un coup oster la fermentation qui les cause, au lieu que les remèdes qui ne guerissent pas toujours, qu'avec des qualitez contraires en apparence à cette chaleur étrangere, ne sont que des remèdes par accident, qui vont plutôt à détruire les effets de la fermentation que la fermentation même.

Mais peut-être qu'on craint davantage la chaleur du vin avec lequel on donne le Quinquina que celle du Quinquina même. Sans en alleguer le sentiment des plus grands hommes de l'antiquité qui ordonnoient le vin dans toutes les fièvres, & même les plus ardentes, & dans celles qui étoient

F 4

accompagnées des plus fascheux accidens ; je diray seulement que celui - cy ayant servy à tirer la teinture des autres drogues , à perdu la plus grande partie de sa force ; qu'on le peut faire bouillir , ou y infuser à chaud le remede pour oster une partie de ses esprits ; qu'on peut le temperer avec des tisanes ou avec des eaux convenables ; ou enfin pour lever tout scrupule qu'on peut le donner en plusieurs autres manieres qu'avec le vin ; & que même le Quinquina communique assez de vertu à des tisannes , ou à l'eau toute pure , pour n'être pas pris inutilement de la façon la plus simple & la plus aisée qu'on le puisse prendre.

On dira enfin que la fièvre se trouve sujette au retour , ce qui fait voir que la cause n'en est pas emportée par ce remede. Je ne

scay pas si ceux qui feront cette objection en auront donné ou pris de la maniere que je l'ay dit; mais je scay bien que sans une tres-méchante disposition du malade, ou sans les erreurs qu'on pourra commettre en donnant le Quinquina, les retours de fiévres seront tres-rares. Ceux qui faute d'experience en douteront, se rendront peut-être à la réponse que j'ay faite contre la première objection; pour montrer que par ce remede la cause des fiévres est dissipée, & que leur levain est détruit; de sorte que s'il y a du retour, on peut dire que c'est un nouveau levain qui produit une nouvelle fièvre. Mais quand il y auroit des retours de fiévres, le pis qu'il en puisse arriver pour en être entierement délivré, est de prendre encore une fois du remede, & même en .

70      *De la Guerison*  
moindre quantité; car de se vouloir persuader qu'une fièvre qui reviendra au bout de quelques mois, soit encore un reste de la precedente, c'est vouloir se tromper soy même. Le remede pris pendant quelque temps, a eu le loisir de détruire tout le ferment, & s'il en étoit resté, les changemens qui arrivent de jour en jour, & les mouvemens continuels des humeurs qui roulent incessamment dans le corps,acheveroient de le changer ou de l'emporter; en sorte que ces retours viendroient bien moins de quelque levain qui seroit caché en quelque endroit, que de ceux qui renaitroient par de nouvelles occasions. Mais supposé ces retours, ne vaudroit il pas toujours mieux que la fièvre se partageast en deux temps, & qu'elle laissast au malade des intervalles favorables

pour reprendre ses forces , que de n'avoir aucun relasche pendant tout le temps que la fièvre ne cede point à tous les autres remedes ? Ces autres remedes apres tout n'exemptent pas de retour , & ne sont pas d'un usage plus facile ny plus assuré.

Ce sont les objections que j'ay cru que l'on me feroit. Je ne doute point qu'on ne s'en puisse imaginer d'autres ; mais si avant que de les former on veut bien faire l'épreuve de ce remede suivant les préceptes que j'ay donnez , je suis persuadé que le bon succez préviendra ces objections , & empeschera qu'õ ne se donne la peine de les proposer. Quant à moy je n'ay pas tant fait mes experien-  
ces sur le raisonnement , que mes raisonnemens sur l'experience.

Voilà ce que j'avois à dire sur l'usage du Quinquina dans tou-

72 *De la Guérison*  
tes les fiévres. Le pourrois peut-être assurer par les mêmes raisons que j'ay avancées en parlant des fermentations des fiévres, qu'il est propre en general à détruire, ou à empescher une partie des autres fermentations qui produisent d'autres maladies, & sur tout celles qui dépendent de l'excez des sucs aigres qui prédominent souvent sur tous les autres; ce qui s'étend bien loin dans la Medecine , puisque quantité de maladies prennent leur origine de ces mauvais levains. Il n'en faut pas d'autres exemples que les affections hypocondriaques & hysteriques qui sont fort connües sous le nom de vapeurs, dans lesquelles c'est un tres bon remede comme l'experience l'a souvent fait voir.

Il est donc aisē de s'imaginer qu'encore que jusqu'à présent on n'ait

n'ait employé le Quinquina que contre les fièvres, il peut-être destiné par la nature à d'autres usages très-salutaires dont on n'a pas encore fait épreuve; ce que l'on peut faire aisément, puis qu'on ne court aucun risque avec un remède qui n'a aucune qualité nuisible. Et si les épreuves confirmoient cette pensée, on pourroit conclure de là, que plusieurs maladies ne diffèrent pas tant dans leurs causes que dans leurs effets, & que si un remède étoit propre indifferemment à ces maladies, il seroit à supposer qu'il agiroit en détruisant par tout une même cause, laquelle produuirroit de differens effets, selon les sujets qu'elle rencontreroit. Quoy qu'il en soit, on peut assurer par ce qui nous est seulement connu de ce remède que la nature n'en a guere produit de plus excellent.

G

74      *De la Guerison*  
Si on faisoit de nouvelles découvertes aussi utiles que celle cy, sur le sujet des remedes qui peuvent servir à d'autres maladies , on ne meriteroit pas les reproches que la nature nous peut faire justement, de ce qu'on neglige de connoître les vertus & les proprietez de ses ouvrages.

**F I N**

